

FR //

Que vous a inspiré l'espace des Vitrines pour votre curation des Vitrines 2025 ?

« Je suis partie de l'espace, de ses contraintes et ses possibilités. Les Vitrines sont un espace linéaire de 25 mètres de long, segmenté par des piliers, et cet agencement m'a évoqué un plan en coupe d'un appartement. Je me suis remémoré la performance de Marina Abramović, *The House with the Ocean View* (2002) présentée à la galerie Sean Kelly. L'artiste vivait sous le regard du public dans trois cellules qui reconstituaient, de façon très minimaliste, un environnement domestique. Le film *Dogville* constitue également — et certainement plus encore — une référence essentielle. Une partie de sa puissance réside dans sa mise en scène : l'absence totale de murs, seulement symbolisés par des traits dessinés au sol, expose les dynamiques et les abus de pouvoir qui se jouent dans l'espace domestique, et révèle donc ce qui demeure habituellement caché. Cette absence de cloisons véritables, c'est quelque chose que l'on retrouve dans l'espace des Vitrines et avec lequel je voulais jouer. L'idée était donc d'appréhender ce lieu comme un appartement, un espace intime et domestique, exposé à la vue de toutes et tous. »

En partant du travail d'Isabella Benshimol Toro, comment est né le projet « The Phantom of Liberty » ?

« Le travail d'Isabella Benshimol Toro, que je suis depuis un certain temps et qui me parle beaucoup mobilise justement des objets et des éléments de la vie intime et domestique. Sa pratique interroge notamment les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans la société. Elle intègre aussi parfois des pièces de monnaie, et ce croisement entre économie et intimité rappelle que les relations humaines sont traversées par des logiques de transaction. Cette tension entre corps et capital, entre désir et échange marchand, souligne la manière dont les structures économiques influencent nos rapports intimes et redéfinissent les notions de liberté et de domination. Ce n'est pas uniquement une affaire privée, mais un enjeu de pouvoir structurel. Cela m'évoque le travail d'Andrea Fraser, en particulier ce film (*Untitled*), dans lequel l'artiste couche avec le collectionneur qui achète la vidéo.

Les œuvres d'Isabella abordent tout cela de façon narrative. Elles construisent une intrigue, une dramaturgie silencieuse, assez nostalgique. Un *string* figé dans de la résine, abandonné sur une chaise de bureau, renvoie à une action passée : celle de se déshabiller, notamment. Les pièces convoquent un corps qui n'est jamais représenté directement, mais dont la présence se fait sentir à travers les traces, les fluides, les formes laissées derrière lui. Ce renversement des normes morales et des conventions sociales dans cette façon d'exhiber ce qui ne se montre pas, me plaît parce qu'il révèle les dynamiques qui sous-tendent les règles ou les normes qui régissent nos comportements. C'est un procédé de subversion que l'on retrouve aussi dans *Le Fantôme de la liberté* de Luis Buñuel, dont le titre de l'exposition s'inspire. »

Le Kurfürstendamm, où se trouve l'Institut français Berlin, est une avenue célèbre pour ses magasins de luxe. Que pensez-vous de ce lieu de présentation du travail d'Isabella Benshimol Toro, axé notamment sur les notions d'intime, de valeur et de pouvoir ?

« Il y a bien sûr les boutiques de luxe, mais il y a aussi le cinéma qui accueille les Vitrines, et je pense que l'exposition, les scénarios qui s'y déploient et les références qu'elle mobilise renvoient davantage à l'univers cinématographique qu'aux enseignes de la grande avenue. C'est quelque chose qui revenait souvent dans nos discussions : comment éviter que l'installation ressemble à du set design de mode ou de luxe, alors même que nombre d'objets intégrés sont des ready-made que l'on pourrait retrouver dans ce type de boutiques ? »

Vous exposez à Berlin pour la première fois, qu'est-ce que cela signifie pour vous en tant que curatrice d'art contemporain ?

« C'est très important pour moi ! C'est une ville que j'aime beaucoup et où je n'étais pas retournée depuis longtemps. Elle a beaucoup changé depuis ma dernière visite, il y a une dizaine d'années. Les prix ont malheureusement beaucoup augmenté, ce qui je pense impacte directement la scène artistique... Séjourner ici

est aussi une occasion précieuse de tisser des liens : visiter des ateliers, rencontrer des artistes, pour éventuellement les inviter en France, ou des commissaires avec lesquelles j'aimerais collaborer à l'avenir. Le contexte politique est également particulier, à la veille des élections, et cela transparaît au quotidien : dans les discussions, dans l'ambiance générale. En ce sens, je suis soulagée et heureuse de voir que des artistes comme Nan Goldin ont le courage de prendre la parole sur la situation à Gaza notamment, malgré les pressions exercées. La Berlinale a aussi été un espace de prises de parole essentielles, et il est crucial que ces lieux restent des espaces de résistance et de débat. »

DE //

Was hat Sie am Raum der Vitrinen für die Kuration des aktuellen Zyklus inspiriert?

„Ich bin vom Raum ausgegangen, von seinen Einschränkungen und Möglichkeiten. Die Vitrinen sind ein linearer Raum von 25 Metern Länge, unterteilt durch Säulen, und diese Anordnung erinnerte mich an einen Querschnitt einer Wohnung. Ich dachte an Marina Abramovičs Performance *The House with the Ocean View* (2002), die in der Sean Kelly Gallery präsentiert wurde. Die Künstlerin lebte dort unter den Blicken des Publikums in drei Zellen, die in äußerst minimalistischer Weise eine häusliche Umgebung nachbildeten. Auch der Film *Dogville* ist eine wesentliche – und vielleicht noch stärkere – Referenz. Ein Teil seiner Kraft liegt in seiner Inszenierung: Das völlige Fehlen von Wänden, die lediglich durch auf den Boden gezeichnete Linien angedeutet werden, offenbart die Dynamiken und Machtmissbräuche, die sich im häuslichen Raum abspielen, und enthüllt somit, was normalerweise verborgen bleibt. Dieses Fehlen echter Trennwände findet sich auch im Raum der Vitrinen wieder und damit wollte ich spielen. Die Idee war also, diesen Ort als eine Wohnung, als einen intimen und häuslichen Raum zu betrachten, der für alle sichtbar ist.“

Wie ist das Projekt „The Phantom of Liberty“ ausgehend von der Arbeit von Isabella Benshimol Toro entstanden?

„Ich verfolge die Arbeit von Isabella Benshimol Toro schon seit einiger Zeit und fühle mich ihr sehr verbunden. Sie setzt sich intensiv mit Objekten und Elementen des intimen und häuslichen Lebens auseinander. Ihre Praxis hinterfragt insbesondere die Machtverhältnisse, die in der Gesellschaft wirken. Manchmal integriert sie auch Münzen in ihre Arbeiten, und diese Verbindung von Ökonomie und Intimität erinnert daran, dass zwischenmenschliche Beziehungen oft von Transaktionslogiken durchzogen sind. Diese Spannung zwischen Körper und Kapital, zwischen Begehren und wirtschaftlichem Austausch, verdeutlicht, wie ökonomische Strukturen unsere intimen Beziehungen beeinflussen und Konzepte von Freiheit und Dominanz neu definieren. Es ist nicht nur eine private Angelegenheit, sondern eine Frage struktureller Macht. Das erinnert mich an die Arbeit von Andrea Fraser, insbesondere an ihren Film (*Untitled*), in dem sie mit dem Sammler schläft, der das Video kauft. Die Werke von Isabella erzählen all dies auf narrative Weise. Sie schaffen eine Handlung, eine stille Dramaturgie, die von einer gewissen Nostalgie geprägt ist. Ein in Harz erstarrter String, der auf einem Bürostuhl zurückgelassen wurde, verweist auf eine vergangene Handlung: das Ausziehen. Die Werke rufen einen Körper auf, der nie direkt dargestellt wird, aber dessen Präsenz durch Spuren, Flüssigkeiten und Formen spürbar bleibt. Diese Umkehrung moralischer Normen und sozialer Konventionen – das Sichtbarmachen dessen, was normalerweise verborgen bleibt – gefällt mir, weil sie die Dynamiken enthüllt, die den Regeln und Normen zugrunde liegen, die unser Verhalten bestimmen. Es ist eine subversive Herangehensweise, die sich auch in Luis Buñuels *Der diskrete Charme der Bourgeoisie* wiederfindet, an dessen Titel die Ausstellung angelehnt ist.“

Der Kurfürstendamm, wo sich das Institut Français Berlin befindet, ist eine berühmte Einkaufsstraße mit Luxusgeschäften. Was halten Sie von diesem Präsentationsort für die Arbeit von Isabella Benshimol Toro, die sich mit Intimität, Wert und Macht beschäftigt?

„Natürlich gibt es die Luxusgeschäfte, aber es gibt auch das Kino, das die Vitrienen beherbergt. Ich denke, dass die Ausstellung, die dort entfalteten Szenarien und die Referenzen, die sie mobilisiert, eher mit der Welt des Kinos als mit den Geschäften auf der großen Einkaufsstraße in Verbindung stehen. Das war ein häufiges Thema in unseren Gesprächen: Wie vermeiden wir, dass die Installation wie ein Set-Design für Mode oder Luxus aussieht, obwohl viele der integrierten Objekte Ready-Mades sind, die man in solchen Geschäften finden könnte?“

Sie stellen zum ersten Mal in Berlin aus. Was bedeutet das für Sie als Kuratorin zeitgenössischer Kunst?

„Das ist für mich sehr wichtig! Es ist eine Stadt, die ich sehr liebe und in die ich seit langer Zeit nicht zurückgekehrt bin. Sie hat sich stark verändert seit meinem letzten Besuch vor etwa zehn Jahren. Leider sind die Preise erheblich gestiegen, was meiner Meinung nach direkte Auswirkungen auf die Kunstszene hat. Der Aufenthalt hier ist auch eine wertvolle Gelegenheit, neue Kontakte zu knüpfen: Ateliers zu besuchen, Künstler:innen kennenzulernen, um sie vielleicht nach Frankreich einzuladen, oder Kurator:innen zu treffen, mit denen ich in Zukunft gerne zusammenarbeiten würde. Der politische Kontext ist ebenfalls besonders, unmittelbar vor den Wahlen, und das ist im Alltag spürbar: in Gesprächen, in der allgemeinen Atmosphäre. In diesem Sinne bin ich erleichtert und froh, dass Künstler:innen wie Nan Goldin den Mut haben, sich zu äußern – etwa zum Situation in Gaza –, trotz des Drucks, der auf ihnen lastet. Die Berlinale war ebenfalls ein Raum für essenzielle Stellungnahmen, und es ist entscheidend, dass solche Orte Räume des Widerstands und der Debatte bleiben.“